ANS LA PERSPECTIVE DU DEVENIR

Le Canada français
n'a d'autre choix que
de se hisser au
premier rang de
l'expression
culturelle et que de
faire valoir, dans
tous les domaines,
les forces vives de
sa créativité.

ucune culture ne saurait stagner, de crainte d'être rapidement déphasée et à iamais perdue loin derrière les autres. On parle de plus en plus des «industries culturelles» non pas pour ramener l'art au seul niveau du négoce, mais pour marquer l'urgent besoin où il est de rejoindre son public, de le solliciter, d'être à la fine pointe des goûts du jour, et de les devancer s'il y a lieu. Petite collectivité isolée dans la mer anglophone de l'Amérique du Nord, le Canada français n'a d'autre choix que de se hisser au premier rang de l'expression culturelle et que de faire valoir, dans tous les domaines, les forces vives de sa créativité. C'est ainsi qu'il avance.

Le «Déclin» de Denis Arcand

Le Déclin de l'empire américain tient l'affiche, depuis cing mois, dans quatre ou cinq salles de Los Angeles. À Toronto, à Paris, à New York, dans toutes les autres capitales d'Amérique et d'Europe, le film soulève l'intérêt général de tous les publics. Qu'est-ce à dire? Qu'il y a là, sans doute, dans cette satire mi-fique miraisin de la décadence des moeurs sexuelles, des images d'un réalisme franc et sans bavure qui nous renvoient à ce que nous sommes.

Mais au-delà de l'apparente nonchalance, des propos soi-disant blasés des personnages, de leurs moqueries et de leur caricature rieuse, il y a un besoin de tendresse et de solidarité qui font que les spectateurs adhèrent à ce film étonnant comme ils adhèrent au monde où ils vivent tous les jours et où chacun cherche à faire son petit bonheur.

Phénomène américain? Non pas! Disons plutôt situation occidentale. N'est-ce pas pourquoi d'ailleurs on a tôt fait de laisser tomber l'adjectif par trop restreignant du titre pour ne parler plus que du Déclin?

Rémy Girard, Daniel Brière, Pierre Curzi et Yves Jacques dans le film *Le déclin de l'empire américain*.

